

5^e DIMANCHE DE PÂQUES C 2019

Les textes que la liturgie nous proposent aujourd'hui ont un point commun. Lequel ? Dans l'évangile Jésus, au moment de quitter les siens, leur donne un « commandement *nouveau* » : « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Jean voit « un ciel *nouveau* et une terre *nouvelle* », une « Jérusalem *nouvelle* », et il entend Celui qui siège sur le Trône divin dire : « Voici que je fais toutes choses *nouvelles* ». Quant à Paul et à Barnabé, voici qu'ils instituent des responsables pour les communautés qu'ils viennent de fonder et l'Église naissante constate que Dieu vient d'ouvrir aux nations païennes la porte de la foi. Vous l'avez deviné : ce qui unit tous ces récits, c'est l'idée de *nouveauté*. Quoi d'étonnant après tout : ne sont-ils pas tous tirés du *Nouveau Testament* ?

Oui, Dieu aime faire des « choses nouvelles ». Deux mille ans après Pâques, nous risquons de ne plus tellement nous en apercevoir. Pour nous, souvent – imprégnés par l'image qu'en donnent les médias – la religion, c'est statique. Dieu est immobile et ceux qui mettent leur foi en lui sont nécessairement des tenants de l'immobilisme. Les croyants sont forcément des conservateurs, contraints bon gré mal gré de s'adapter au vent de l'histoire, éternels protagonistes de combats d'arrière-garde perdus d'avance comme nous avons pu nous en apercevoir ces dernières années. Bref, la religion, crispée sur ses traditions, est le repoussoir dérisoire des forces de progrès...

Mais réfléchissons un instant. Tout d'abord le vent de l'histoire n'a-t-il pas justement commencé à souffler sur ces rives peuplées de nations marquées par l'étonnant dynamisme du Dieu d'Israël révélé en Jésus-Christ ? N'est-ce pas cette civilisation qui a fait souffler sur l'immobilisme des nations païennes un vent nouveau, celui de la liberté, inspiré par la notion de *personne*, créée « à l'image et à la ressemblance de Dieu » ? Ce monde moderne n'est-il pas le fruit, parfois gâté certes, de l'élan judéo-chrétien ? Une civilisation qui exalte la personne comme image de Dieu ne peut qu'encourager la liberté, et il arrive parfois que la liberté défaille, surtout que l'homme est blessé dans son être profond. Mais cette dernière remarque justifie-t-elle qu'on mette l'homme en tutelle, qu'on brime sa liberté, qu'on le réduise à son animalité ? On doit bien plutôt éduquer la liberté pour la libérer de la fascination de ces mirages qui sont autant de pièges dans lesquels elle s'empêtre et se nie.

Une civilisation marquée par le christianisme ne peut pas ne pas être à l'image du Dieu qui l'inspire. Et parce que Dieu est Vie, il est Mouvement : il aime les choses nouvelles. La première d'entre elles, c'est la Création : quelle nouveauté ! De rien du tout à tout l'univers dans toute sa mouvante complexité ! C'est aussi la première alliance proposée à l'homme : veux-tu entrer en communion avec moi qui t'ai créé pour cela ? On connaît la suite. Comme le dit la quatrième prière eucharistique, Dieu ne s'est pas résigné à nos multiples ruptures d'alliance. Il n'a cessé d'inventer de nouveaux moyens pour entrer en contact avec l'homme victime de sa propre liberté, le moyen le plus extraordinaire étant l'Incarnation de son Fils. Oui, Dieu a fait des « choses nouvelles » en son Fils : par son enseignement, sa Passion et sa Résurrection, le Christ fait émerger « un monde nouveau » dont nous sommes les héritiers. Un monde nouveau où coexistent encore bien des choses caduques, mais un monde nouveau quand même puisque Dieu nous révèle le secret de cette perpétuelle tension qui consiste à se dépasser : l'amour.

Celui qui aime ne se satisfait jamais de l'immobilisme. Il cherche toujours à devancer les désirs de l'aimé, à inventer de nouveaux moyens de le rendre heureux. Aimer, c'est toujours surprendre celui que l'on aime par de nouvelles attentions. L'amour conduit à ne jamais se satisfaire d'un état acquis. Sur le plan ecclésial nous avons un bel exemple de ce dynamisme de l'amour en celui qui s'effondrait, il y a presque une quarantaine d'années, sous les balles de ceux qui avaient intérêt à figer le monde dans la partition bipolaire de la haine : Jean-Paul II. Lui et ses successeurs n'ont cessé d'ouvrir de nouveaux chemins pour que les hommes se rencontrent et qu'ils s'ouvrent au Dieu dont l'être est d'aimer. Tâche immense qui se heurte à l'inertie des uns et aux mouvements désordonnés des autres. Notons bien que ces deux dangers coexistent dans tout cœur humain. Dieu le sait, il n'a pas encore dit

son dernier mot. Notre monde est à l'image du temps au printemps : une alternance d'éclaircies et d'averses. La dernière invention de Dieu, ce sera ce « ciel nouveau » et cette « terre nouvelle », où il n'y aura plus ni larmes, ni deuil, ni rien de mal.

La victoire définitive sur le mal coïnciderait-elle alors avec le début d'un manque d'imagination de Dieu, d'une fixation ennuyeuse dans le bien ? Car « l'éternité, c'est long, surtout vers la fin », disait un humoriste. Ce serait oublier que l'éternité, c'est la plénitude de l'amour : l'Époux, le Christ, ne cessera d'enchanter l'Épouse, l'Église, cette « Jérusalem nouvelle parée comme une fiancée pour son Époux ». Stimulée par l'exemple même de Dieu, la vie humaine, dès ici-bas, ne consiste-t-elle pas alors, comme l'affirme S. Grégoire de Nysse, à aller « de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin » ? Dieu nous invite à l'inventivité de l'amour, de la charité surnaturelle. Et depuis deux mille ans bien des chrétiens y ont répondu pour leur plus grand bonheur et pour le nôtre.